

Etre père à l'heure du genre

Si certains stéréotypes ont été bousculés, la figure du père reste bien distincte de celle de la mère, estiment les psychanalystes.

On les croise tôt le matin, sur le chemin de l'école. Avec poussette et sac d'ordinateur. Vantés à longueur de magazines pour leur sens de l'écoute et leur art de mixer une purée maison, les « nouveaux » pères auraient renversé la table des représentations traditionnelles. Ils seraient plus proches de leurs enfants, n'hésiteraient pas à les « mater ». Les pères sont-ils pour autant devenus des mères comme les autres ?

La question mérite d'être abordée, alors que la loi sur le mariage pour tous a ouvert la possibilité d'adoption aux couples homosexuels et que la PMA pourrait être prochainement ouverte aux couples de femmes et aux femmes seules. « Il faut néanmoins poser le débat en termes équilibrés », commence Jean Matos, chargé de mission à l'archevêché de Rennes (1). *Le genre est une grille de lecture des rapports entre les femmes et les hommes dans tous les champs de la vie. Il a pu contribuer à montrer que des rapports inégaux se sont construits entre hommes et femmes, y compris au sein de la famille. Il peut aussi, dans ses composantes les plus idéologiques, appeler à une déconstruction complète des rôles.*

Jérôme Courduries, anthropologue, enseignant chercheur à l'université Toulouse Jean-Jaurès et spécialiste du genre, appelle à la même prudence : « Certes la société valorise des modèles de masculinité plus divers aujourd'hui qu'hier. Il serait cependant très exagéré de penser que les femmes et les hommes, et partant, les pères et les mères, ont changé. Tout au plus, les pères qui souhaitent être proches de leurs enfants, être dans la douceur, s'autorisent davantage à le faire car ils sont moins soumis à une forme de disqualification qu'auparavant. »

Participer davantage aux tâches éducatives, s'autoriser à câliner, ne modifierait d'ailleurs pas en profondeur ce qu'est un père, confirment de nombreux psychologues et psychanalystes. « Cette nouvelle implication des

pères est avant tout la conséquence du travail des femmes, plus qu'un choix qui correspondrait à une idéologie fondée sur le genre », note Sabrina de Dinechin, médiatrice familiale catholique. « Depuis un ou deux ans, on parle de déclin du père, mais peut-être assiste-t-on plutôt à une transformation de la transmission, analyse pour sa part Danièle Brun (2). Le genre ne met pas en cause les canons de la psychanalyse. »

« Certes la société valorise des modèles de masculinité plus divers aujourd'hui qu'hier. Il serait cependant très exagéré de penser que les femmes et les hommes, et partant, les pères et les mères, ont changé. »

Depuis Freud, puis Lacan, en effet, le rôle du père est de garantir la loi. Il sépare la mère et l'enfant d'un amour tout puissant et pose ainsi l'interdit de l'inceste. De là, il est la figure d'autorité. « Il est, de plus, vu comme le relais d'une histoire familiale. La psychanalyse pense que chaque individu qui naît est porteur d'une histoire familiale. C'est là même une spécificité du petit d'homme. Le père contribue à transmettre une partie de cette histoire à sa façon, qui est différente de celle de la mère. Cela passe notamment par les gestes, par la peau, le toucher, la façon de porter l'enfant, qui n'est pas la même pour le père et pour la mère. »

Dans un vivifiant ouvrage (3), le psychanalyste Jean-Pierre Winter défend lui aussi la spécificité du père. « Par un syllogisme, on fait parfois valoir aujourd'hui que le père étant un tiers, tous les tiers peuvent être des pères. Ceci est faux. Tous les jours dans ma pratique je vois les dégâts que représente, pour ceux qui la vivent, l'absence du père. »

Certes, chacun peut rencontrer

Suite page 14. ●●●



Jérôme Brezillon/Tendance floue

Être père à l'heure du genre

Qu'est-ce que le « genre »? Comment influe-t-il sur l'éducation? Dans son numéro de février, la « Revue Projet » éclaire le débat en sollicitant des intervenants d'horizons différents. Voici des extraits de leurs contributions.

●●● Suite de la page 13.

dans la vie des gens qui, un temps, auront une fonction paternelle – un professeur des écoles par exemple – constate Jean-Pierre Winter, « mais dans le continuum d'une vie, cette personne n'est pas le père. Tout simplement parce que ce dernier est l'unique homme que la mère désigne comme étant celui avec lequel elle a fait l'enfant ». La relation au père est donc à la fois unique et ambivalente pour l'enfant. « Le père est soutien mais aussi gêneur », résume Jean-Pierre Winter. C'est ce paradoxe-là qui ouvre l'espace psychique qui permet à l'enfant de se construire.

« Jamais je ne reviendrai au mode de vie de mon père. Il rentrait chaque soir quand mes frères et moi étions couchés. Il ne nous a pas vus grandir, n'est jamais venu nous chercher à la sortie de l'école. »

Reste que les nouveaux modes de vie sont vécus de façon contrastée par les jeunes parents. Certains jeunes hommes ont, en effet, découvert un nouveau rapport à leurs enfants et veulent leur consacrer du temps. « Jamais je ne reviendrai au mode de vie de mon père, explique ainsi Samuel, jeune Parisien d'une quarantaine d'années. Il rentrait chaque soir quand mes frères et moi étions couchés. Il ne nous a pas vus grandir, n'est jamais venu nous chercher à la sortie de l'école. » Lui, à l'inverse n'ignore rien des sorties au parc comme des visites chez le pédiatre.

Il n'est pas le seul. Jérôme Balarin, président de l'Observatoire de la parentalité en entreprise, le confirme: « Chaque année, à l'occasion de notre baromètre sur les aspirations des parents salariés, il ressort que les pères, autant que les mères, souhaitent avoir plus de

temps avec leurs enfants. » Autre indicateur : les pères sont aussi, en cas de divorce de plus en plus nombreux à demander à exercer une garde alternée pour leurs enfants. Selon les derniers chiffres publiés par l'Insee le mois dernier, le nombre d'enfants en garde alternée a doublé depuis 2010 et atteint les 400 000 enfants.

D'autres, à l'inverse, sont déstabilisés par cette nouvelle condition d'homme moderne. C'est par exemple le constat d'Arnaud Bouthéon. Ce catholique organise chaque année une Marche des pères qui regroupe plus d'un millier de pèlerins. Il estime que le père d'aujourd'hui est le réceptacle d'une crise plus globale de la masculinité. « C'est souvent un homme blessé qui ne sait pas où est sa place, qui n'a pas de travail ou pas de travail digne et qui se retrouve à 45 ans à se dire : quel est le sens de ma vie? Qu'est-ce que j'ai au fond à apporter à mes enfants? »

Pourtant, à l'image d'un entraîneur sportif, le père doit selon lui donner la force et la confiance à ses enfants pour qu'ils prennent leur envol. « Le père reste celui qui élit et qui envoie l'enfant dans le monde. Il est celui qui dit : "Tu es mon bien-aimé. Tu es gavé de talents et je t'envoie vers ta liberté. Et ensemble on va changer le monde." »

Emmanuelle Lucas

(1) Quand les ados jouent au sexe,

Médiaspaul, 2016, 12 €.

(2) L'Empreinte du corps, mémoire des cicatrices, Odile Jacob, à paraître.

(3) L'Avenir du père, Albin Michel, 2019, 18 €.

repères

Un cahier spécial en partenariat avec la Revue Projet



Cette semaine, nous bousculons la mise en page de notre cahier Parents & Enfants afin de faire de la place à notre partenaire, Revue Projet. Cette revue

juésuite consacre l'essentiel de

Parlons du genre!

Aurore Chaillou
Rédactrice en chef adjointe
de la Revue Projet

Faire des études supérieures, choisir sa profession, percevoir un salaire, ouvrir un compte bancaire... Autant d'actions que les Françaises ne pouvaient accomplir sans l'autorisation de leur mari il y a quatre-vingts ans. En droit, l'égalité hommes-femmes a énormément progressé. Dans les faits, nombre d'inégalités persistent. Si les filles réussissent en moyenne mieux à l'école que les garçons, elles sont moins nombreuses à s'orienter vers des professions socialement et financièrement valorisées. Les garçons et les filles seraient-ils éduqués différemment? L'éducation aurait-elle un genre?

Depuis l'annonce, en 2012, du dispositif éducatif des « ABCD de l'égalité », la notion de genre a suscité de fortes craintes, notamment au sein des familles, de la communauté éducative et

son numéro du mois à la question suivante: « L'éducation a-t-elle un genre? » Un riche dossier dont nous publions ici les bonnes feuilles et qui permet de mieux saisir ce que recouvre cette notion de genre, terme fourre-tout, souvent source de polémiques voire d'inquiétudes.

Revue Projet, n° 368, février 2019, 96 pages, 13 €. En vente en librairie, via le site www.revue-projet.com, ou en envoyant un chèque de 13 € à l'ordre de « Ceras Projet » à: Revue Projet, 3, rue de la Procession, 93210 La Plaine-Saint-Denis.

de l'Église catholique. Certains y ont vu la disparition des identités masculine et féminine, la remise en cause, voire la destruction, de la famille. Cet épisode a mis au jour le fait que tout le monde ne conçoit pas de la même façon l'égalité femmes-hommes. (...)

Pour débattre sereinement du genre, il importe d'accepter que se confrontent des visions différentes de ce que faire société veut dire. (...)

Parler du genre, c'est envisager, de manière politique, la place de chacune et chacun. Or le genre, tel qu'il est mobilisé par les sciences sociales, permet de révéler ce qui est de l'ordre du construit socioculturel dans les rôles assignés aux femmes ou aux hommes. Il invite à reconsidérer des hiérarchies anciennes. Il aide à penser les inégalités. Mais le genre touche aussi à l'intime: il interroge le rapport de chacun à son propre corps et les représentations inscrites dans la transmission entre les générations.

Revenir sur l'histoire de cette notion permet d'en comprendre les enjeux, de voir qui s'en est saisi et avec quel projet de société. Malgré une école mixte, il existe encore des métiers occupés majoritairement par des femmes ou par des hommes. Or l'égalité passe par la mixité des filières et des carrières, et celle-ci est largement freinée par les stéréotypes véhiculés, souvent malgré eux, par les parents ou professionnels de l'éducation et par l'autocensure des élèves.

Comment, dès lors, éduquer à la liberté intérieure et permettre d'entrer en relation avec l'autre de manière apaisée? Tel est l'un des enjeux de l'éducation affective, relationnelle et sexuelle, au programme au collège et au lycée. Mais cela requiert, de la part des adultes, de pouvoir débattre



Pour débattre sereinement du genre, il importe d'accepter que se confrontent des visions différentes de ce que faire société veut dire.

de sujets tabous et de se réconcilier avec leur propre histoire.

Certes, la famille est aussi l'« espace-temps d'une institution du masculin et du féminin ». On y apprend une certaine manière d'être femme ou homme, père ou mère – des rôles qui ●●●



Sarah Bouillaud/Hans Lucas

●●● évoluent dans la pratique. Mais c'est aussi la société tout entière qui forge les femmes et les hommes de demain. Comme le souligne un proverbe arabe cité par l'historien Marc Bloch, « les hommes ressemblent plus à leur temps qu'à leurs pères ».

Le défi de l'éducation est d'apprendre à vivre ensemble, dans une société plurielle. D'éduquer à la liberté dans le respect de la différence. D'accompagner les jeunes dans la découverte de leur identité, dans un champ des possibles ouvert. Au-delà du genre, permettre à chacun de découvrir sa singularité est ainsi, dans une large mesure, un enjeu démocratique. Surtout, aider les jeunes à se construire requiert de leur faire pleinement confiance. Confiance dans ce qu'ils et elles feront de ce qui leur est transmis. Les identités ne sont pas figées. C'est une bonne nouvelle.

Questionner l'opposition nature-culture

Bruno Saintôt
Responsable du département
éthique biomédicale
du Centre Sèvres-Facultés
jésuites de Paris

Dans certains débats, l'opposition nature-culture est transposée au niveau éthique par l'affrontement radical entre les défenseurs d'un pur naturalisme moral (les références éthiques sont lues directement dans la nature biologique) et ceux d'un pur constructivisme moral (les références éthiques sont posées sans recours nécessaire à un

donné). Mais cet affrontement est une impasse conceptuelle et éthique. L'être humain est indissociablement nature et culture. De plus, l'argumentation catholique par la « loi naturelle » (1) ne justifie aucunement le naturalisme moral : cette loi morale est une loi de raison qui ne fait pas référence directement à la nature biologique mais à la nature de la personne considérée comme être de raison dans l'unité de ses dimensions physique, psychique, sociale et spirituelle.

(1) Cf. Jean-Paul II, Veritatis splendor. Lettre encyclique sur quelques questions fondamentales de l'enseignement moral de l'Église, 6 août 1993, § 50.

Mixité scolaire: quels effets sur les parcours?

Isabelle Collet
Maîtresse d'enseignement
et de recherche à l'Université
de Genève, fondatrice
de l'Association de recherche
sur le genre en éducation
et formation.

En 2008, la loi rouvre la porte à la non-mixité à l'école : « Toute discrimination directe ou indirecte fondée sur le sexe est interdite en matière d'accès aux biens et services et de fourniture de biens et services. Ce principe ne fait pas obstacle (...) à l'organisation d'enseignements par regroupement des élèves en fonction de leur sexe. » Suite à cela, le collège parisien Stanislas propose de nouveau des classes non mixtes. La direction de l'école explique sa position : « La fille doit être élevée pour être une femme et le garçon pour être un homme » et « on ne peut pas éduquer une fille à sa féminité et un garçon à sa virilité avec les mêmes méthodes ».

En somme, une des questions récurrentes des formations en non-mixité est de présupposer qu'il existe une différence irréductible et naturelle au niveau des compétences et aptitudes entre les sexes alors que toutes les études convenablement étayées de psychologie sociale prouvent le contraire. Il est en outre facile d'imaginer l'inconfort d'une fille ou d'un garçon dans une classe non mixte qui ne se sentirait pas en phase avec les attendus sociaux liés à son sexe. En préjugant d'aptitudes différentes entre les garçons et les filles, ne les fait-on pas advenir ? L'effet Pygmalion est un phénomène bien connu et mesuré en sciences de l'éducation qui montre que les élèves tendent à devenir tels que les enseignants les perçoivent. Quand bien même s'agirait-il d'une non-mixité militante, qui choisirait de séparer les sexes dans l'espoir de tenir à l'écart les stéréotypes discriminants, Gaël Pasquier note que les enseignants et enseignantes ont tendance « à opter pour une simplification des contenus d'ensei-

gnement et une baisse des exigences dans certaines matières, pour les filles comme pour les garçons, sans pour autant en être conscients ». (...)

La plupart des enseignants croient profondément dans la mission émancipatrice de l'école. C'est pour cela qu'ils sont souvent convaincus que leur cours est neutre et sera reçu de la même manière par les garçons et les filles. Mais la plupart d'entre eux n'ont jamais eu de formation sérieuse à la question du genre et ne savent rien des enjeux de la mixité. Ce que l'on constate en classe, c'est une juxtaposition des sexes : les élèves se chahutent, se séduisent, se harcèlent ou se défient entre groupes de sexe, mais ne travaillent pas ensemble, ne se côtoient pas réellement.

Alors, pour savoir si la mixité est plus ou moins efficace en termes de résultats, il faudrait réellement la mettre en œuvre : d'une part, en faisant travailler filles et garçons ensemble (groupes de travaux mixtes, plan de classe où les élèves sont mélangés, prises de parole en classe mieux équilibrées), d'autre part, en réinjectant de la mixité dans les contenus d'enseignement (redonner leur place aux femmes dans l'histoire, les lettres et les sciences, veiller à ce que les exemples utilisés dans les exercices et illustrations soient mixtes et non stéréotypés, s'assurer que les albums comportent une ou plusieurs héroïnes...). Si l'on souhaite que l'école permette aux garçons et aux filles de mieux se connaître pour mieux se comprendre, elle doit faire vivre la mixité dans le quotidien de la classe. Pour le moment, force est de constater que l'éducation nationale propose bien une école de la vie : on y apprend la hiérarchie entre les sexes et la complémentarité des rôles sociaux. On peut tout aussi bien y apprendre l'égalité entre les filles et les garçons et la grande variété des compétences, d'un élève à l'autre, au-delà de sa catégorie sociale, ethnique ou de sexe.

À l'origine, ce texte était rédigé suivant les règles de l'écriture inclusive.

Aldo Sperber/Hans Lucas



Eloge de la dualité

Tugdual Derville
Délégué général d'Alliance
Vita et co-initiateur du
Courant pour une écologie
humaine

Je vois dans le genre une notion sémantique détournée en dangereux amalgame. On mélange deux choses : d'un côté des stéréotypes sexistes injustes à dénoncer et à combattre pour respecter l'égalité digne entre l'homme et la femme et favoriser leur respect mutuel ; de l'autre, l'idéologie mortifère de la neutralisation du genre. Les études de genre fourmillent de ce parti pris : le rejet de toute idée de différence ou de complémentarité homme-femme, comme si masculin et féminin étaient identiques. Or, cette dualité des sexes constitue l'un des plus précieux trésors de l'humanité. (...)

La différence sexuée a des conséquences sur l'ensemble de notre existence et sur notre manière de voir le monde. Nous sommes incapables de procréer sans l'autre sexe. Cette dépendance réciproque rayonne dans tous les aspects de nos vies. (...)

D'autres modèles de famille existent : des familles monoparentales, homoparentales... Quelle place leur faire ? Toutes les configurations familiales sont à prendre en compte. Mais nous devons aussi regarder en face leurs conséquences : la solitude a un coût social énorme, y compris pour les enfants. Il faut une politique sociale de la famille qui tienne compte des difficultés spécifiques des familles monoparentales. Quant à la notion de « famille homoparentale », c'est une expression piégée : tout enfant naît d'un homme et d'une femme, même en cas d'adoption ou d'absence d'un des parents. Cette expression est un outil dialectique pour contester la parité ontologique dans l'engendrement. Mais pourquoi se couper du réel, de ce que notre nature nous dit de la différence des sexes ?

La dimension collective des séances d'éducation sexuelle proposées à l'école n'est pas toujours adaptée aux questions des jeunes et à leur sensibilité. Certes, il y a aussi un vrai risque que d'autres se chargent d'y répondre mal : le « porno » ou la cour de récréation... Dans les deux cas, des jeunes peuvent se voir imposer la

découverte de réalités pour lesquelles ils n'étaient pas prêts. Si l'école laisse accroire que filles et garçons sont interchangeables ou qu'un « changement de sexe » est anodin, il faut que les parents soient résistants, capables de rétablir la vérité avec leurs enfants. Le respect de l'intimité familiale fait défaut dès lors que des éducateurs pensent remplacer les parents. (...)

Si on y aborde uniquement la dimension technique de la « genitalité », on ne comble pas les désirs d'amour profond des cœurs. Aujourd'hui, les modèles sociaux sont beaucoup dans la prédation. On impose des codes de virilité et de féminité qui ne reflètent en rien la réalité. Il s'agit de fantasmes culpabilisants qui encouragent à des passages à l'acte violents non consentis. Nous devons transmettre dans ces séances d'éducation affective, relationnelle et sexuelle la beauté de la patience, de la fidélité et de la différence des sexes, pour un amour durable, au-delà de la seule prévention. En reconnaissant une dissymétrie entre les désirs masculins et féminins, nous les aidons à construire une vie sexuelle où chacun prend soin de l'autre.

De quelle égalité filles-garçons parle-t-on ?

Muriel Salle
Historienne et maîtresse
de conférences à l'École
supérieure du professorat
et de l'éducation de Lyon

Dans une perspective universaliste, on considère qu'hommes et femmes sont égaux au sens strict, ne présentent pas de différences de qualité et de valeur, et peuvent prétendre aux mêmes opportunités, aux mêmes salaires, au même sentiment de sécurité dans et hors de l'espace domestique. Les lois ne peuvent pas être *gender specific*, déclinées différemment selon que le justiciable est un homme ou une femme. On donne à chacun les mêmes droits, on se fixe une obligation de moyens, on évalue une situation *a priori* et on fait la promotion d'une égalité « en droit ».

Dans une perspective différentielle, on considère qu'il y a entre hommes et femmes des différences qui sont réelles et donnent parfois lieu à des situations d'inégalité. On donne à chacun et chacune des chances et des droits ajustés à ces spécificités respectives. Ce n'est alors pas d'égalité, mais d'équité que l'on parle. On se fixe une obligation de résultat, on évalue la situation *a posteriori* et on fait la promotion d'une égalité « en fait ».

Il est peut-être impossible de choisir l'une et l'autre de ces deux perspectives. De fait, au moment de l'élaboration des « ABCD de l'égalité » (1), le ministère de l'éducation nationale n'a pas tranché. (...) Il y a pourtant matière à argumenter en faveur d'une conception universaliste de l'égalité. Les travaux en neurosciences et en psychologie tendent à montrer que les différences cognitives entre hommes et femmes sont le plus souvent statistiquement négligeables. Et politiquement, concevoir l'égalité dans la différence entre femmes et hommes n'est pas une position tenable très longtemps. On peut dire « en principe » qu'il y a une place et un rôle dévolus aux unes et aux autres, d'égal valeur et d'égal dignité. On peut trouver « en principe » qu'il est aussi hono-

nable de se consacrer entièrement à l'éducation de ses enfants que de travailler à temps plein. Mais dans les faits, la valorisation sociale et financière de ce choix n'est pas au rendez-vous. (...) De nombreux discours entretiennent la confusion entre les concepts et, forçant le trait, décrivent une « théorie du genre (qui) laisse entendre que chacun construit son identité sexuelle et que l'on peut même en changer » (T. Anatrella). Pourtant, le problème ne réside pas dans la qualité des corps sexués, mais dans l'interprétation qu'on en a. C'est le genre « qui crée, qui donne un sens à des traits physiques qui, pas plus que le reste de l'univers physique, ne possèdent de sens intrinsèque » (2). Être en capacité biologique de porter des

Les travaux en neurosciences et en psychologie tendent à montrer que les différences cognitives entre hommes et femmes sont le plus souvent statistiquement négligeables.

enfants ne rend pas naturellement compétente pour les éduquer. Sécréter davantage de testostérone ne prédispose pas à l'exercice du pouvoir. (...) Rompre avec la vision essentialiste d'une différence entre les sexes permet de déployer une conception de l'égalité (au sens universaliste) moins stéréotypée, faisant en sorte que la variable biologique n'ait plus qu'un impact résiduel dans des destins devenus véritablement individuels.

(1) Ce dispositif pédagogique, destiné aux enseignants, a été mis en place à la rentrée 2013 et abandonné en juin 2014. Il visait à combattre les inégalités.

(2) Christine Delphy, Égalité, équivalence et équité : la position de l'État français au regard du droit international, *Nouvelles questions féministes*, n° 1, vol. 16, 1995, p. 5-58.